

parmi les cultivateurs des champs, à propos des peintres et de leurs œuvres. Ce bonhomme savait que Dominiquin s'appelait Zampieri, et il répétait au sujet de la *Communion de saint Jérôme* un récit qui montre combien, dans la pensée de ces gens-là, un beau tableau a d'importance. Abusant des faiblesses du peintre pour une femme qui l'attirait à Frascati, les moines le faisaient travailler pour un *paol* par jour : l'ouvrage fini, ils refusèrent de le payer, et Dominiquin se trouvait alors si nécessaire qu'il se vit forcé d'aller chercher fortune en Espagne. A son retour, il s'affubla, bien que devenu riche et célèbre, de sa pauvre défroque d'autrefois, et il vint au couvent demander qu'on le payât ou que son tableau lui fût rendu. Comme les Franciscains étaient dans la détresse, ils lui abandonnèrent la *Communion de saint Jérôme* dont il tira grand profit.

Curieuse déduction de quelques faits réels ! On sait que les moines de l'*Ara Celi* payèrent cette page importante soixante écus, qu'ils la confinèrent au grenier et qu'ils offrirent la toile au Poussin pour la couper afin de l'utiliser comme canevas à peindre. Poussin les éclaira sur la valeur de l'œuvre, que pourtant ils cédèrent depuis à San-Girolamo della *Carità* où elle est restée jusqu'à 1717. Le récit d'Alicetto est une fable, mais les âniers de nos villages ne propagent pas, sur les artistes français, des inventions semblables.

J'aurais pris plus de plaisir à l'entendre si une vague inquiétude ne m'avait tenu aux écoutes ; nous errions à sa merci dans une obscurité profonde. Sa voix devenait creuse, son entretien intermittent ; il paraissait préoccupé, et plusieurs fois il avait fait allusion à sa misère. Il insista avec une sorte d'ironie sur la beauté de sa fille, une enfant de dix-huit ans qui ne mangeait pas tous les jours... Les lumières d'Albano scintillaient au loin lorsqu'Alicetto, son répertoire épuisé, nous avoua qu'il n'avait pris aucune nourriture depuis la veille. Il nous dit cela de très-bonne humeur, ne trouvant plus rien autre sans doute pour égayer notre promenade.

Nous nous arrêtâmes tout court. « Est-il possible ! m'écriai-je ; pourquoi n'avoir rien dit hier au soir en rentrant ; ce matin, avant le premier départ ; à midi, quand on allait dîner ; à Rocca-di-Papa où l'on vous offrait à manger ?

— Oh ! dit-il simplement, il n'y a rien chez nous ; je ne pourrais pas manger tandis que ma fille a faim. »

Il ne voulait pas nous permettre de doubler le pas ; il fallut, pour l'y résoudre, lui rappeler que l'enfant attendait. Le chemin se termina donc par une vraie course. « Il y a peu de monde à Albano dans cette saison, disait pour s'excuser Alicetto ; c'est le bon Dieu qui vous a envoyés aujourd'hui, et il était temps !... »

Ce pauvre bandit retraité voulut nous reconduire jusqu'à l'hôtel, d'où il refusa d'emporter des vivres, pour ne point laisser deviner aux gens que son toit manquait de pain. Gaillard encore quand nous avions le cœur serré, il prit congé de ma compagne en lui offrant un gros bouquet de violettes, de daphnés, de safrans cueillis dans la neige ; et lorsqu'il eut pris son argent sans compter et reçu notre rendez-vous pour le lendemain, il ne laissa percer un peu d'émotion que dans l'accent dont il prononça ces trois mots : « Nous allons souper ! »

IV

J'ai revu ces versants d'Albano aux derniers jours du solstice, où les fièvres de la plaine poursuivent jusqu'au pied des monts les Romains émigrants : la chaleur éternuelle ne nous accordait que les nuits pour nous délasser d'une oisiveté immobile. Rien ne peut rendre l'éclat de ces campagnes à l'aube du matin, quand une abondante rosée a retrempe leur végétation ; mais aux feux du soleil couchant, lorsque la nature fatiguée d'avoir lutté tout le jour répond à peine par quelques frissons du feuillage flétri au premier appel de la brise marine, je ne sais si leur accablement, plus triste et qui fait songer, n'est pas plus émouvant encore.